

Les lilas

Un bouquet de fleurs à la main, il pense à elle sur le chemin.

C'est elle qui l'attend chaque fois, et c'est lui qui la rejoint toujours, toujours au même endroit.

Aujourd'hui elle a dix-neuf ans, Antoine en a vingt-cinq.

Sur le grand pont qui surplombe le fleuve, le trafic est fluide à cet horaire. Antoine, qui couvre son bouquet de son coupe-vent à moitié fermé, marche d'un bon pas sur le trottoir de la file de droite.

Les voix rauques des automobiles qui le dépassent donnent au jeune homme l'envie de leur crier dessus à son tour. Le vent au-dessus du fleuve pousse déjà assez fort les piétons sur leur gauche, il ne manquerait plus qu'une voiture n'aspire sous ses roues la gerbe de fleurs habilement choisie...

Antoine ne s'attarde pas sur cette idée absurde, et se laisse porter par d'autres sensations.

A travers sa veste, son dos chauffe. Les rayons du soleil d'automne derrière lui sont des caresses, qui tranchent avec toute l'agressivité sonore des alentours. Lilas le ferait sûrement remarquer si elle était avec lui, parce qu'elle attire toujours l'attention sur ce qui est bon, sur ce qui va bien... Elle lui dirait combien elle trouve magnifique les cygnes qui glissent sur l'eau vers le lointain, les arbres qui s'agitent élégamment de chaque côté du pont sur la rive d'en face, le ciel bleu s'étendant derrière la ville et ses collines...

Le regard encore enfantin de Lilas lui fait voir les choses simples comme des merveilles. « Elle gardera toujours cette façon d'admirer », se dit Antoine en serrant fort son bouquet contre son cœur.

Au bout du pont les voitures ralentissent avant de s'engager dans un carrefour giratoire. Les automobilistes empruntent le rond-point, quelle que soit leur destination.

À pied, immédiatement à droite à la sortie du pont, il est possible de descendre un escalier droit de pierres blanches, qui donne directement accès aux berges.

Quelques marches descendues et le vent n'est plus que légère brise fluviale. Antoine en profite pour défaire complètement la fermeture éclair de sa veste, et laisser respirer le bouquet qu'il tenait à l'abri des bourrasques. Sur les dernières marches il retouche les quelques fleurs qui se sont assoupies pendant le trajet, comprimées entre son pull de laine et son coupe-vent.

Tout droit, dans la direction vers laquelle la descente de l'escalier conduit, Antoine continue son chemin.

Le fleuve à sa droite et le sentier de graviers - qui se prolonge perpendiculairement d'un côté et de l'autre du pont - devant lui. A certains endroits la route est pavée,

mais elle semble toujours se soumettre aux cyprès qui la bordent, imposants... « La nature qui reprend le dessus », pense le jeune homme en se coiffant d'une main.

A une vingtaine de mètres devant lui, il aperçoit enfin l'orée de la petite crique où doit l'attendre impatiemment Lilas. Il esquisse un léger sourire en songeant à elle mais, si l'on s'attarde avec attention sur son expression, c'est un sourire teinté de tristesse qui se dessine sur son visage.

Il s'arrête un instant, prend une profonde inspiration les yeux fermés, puis se rappelle la raison qui l'a poussé à rendre cette visite, et se remet à marcher.

Un pas, deux. Très vite il devine, à travers les branches confondues des arbres et des buissons qui longent le fleuve, la silhouette d'une fille menue en petite robe blanche, installée sur une nappe à carreaux rouges et blancs.

Il s'avance jusqu'à elle, elle lui sourit :

« - Bonjour Antoine », lui dit-elle lorsqu'il arrive.

Debout devant elle, tenant fermement son bouquet à deux mains, il ne peut s'empêcher de sourire à son tour, comme illuminé par ce premier contact.

Dégageant sa main gauche pour s'asseoir sur le grand tissu étendu, le jeune homme s'installe face à elle en tailleur, tout précautionneusement. Plein d'affection il la regarde. Sa peau toute douce de porcelaine, ses cheveux bruns-noirs en chignon lâche, le grain de beauté sous son œil gauche... Sa robe de style romantique, coupée un peu au-dessus du genou, est ajustée en un haut brodé à fines bretelles. Et la jupe, volante et légère, naît sous un ruban passé autour de sa taille. On croirait voir un ange.

« - Ah... ta petite voix mélodieuse me manque, confie Antoine.

Attendue et gênée, Lilas, jusqu'alors appuyée sur son bras droit, se redresse pour se gratter un peu les mains, les croiser sur ses propres épaules ; elle penche la tête et fuit du regard avant de répondre : - J'imagine bien. »

Sur la nappe étendue les isolant de l'herbe mouillée, Antoine dépose les fleurs devant elle :

« - Tiens, elles sont pour toi. Je sais que tu les aimes beaucoup.

Touchée par cette attention, Lilas les caresse du bout des doigts :

- Oui, elles sont tellement jolies... et intactes. Comment as-tu fait pour les garder ainsi ?

Avec tout le vent qu'il y a sur le pont...

Antoine, tel un conteur d'épopée vivant chacun de ses mots, lui raconte sa lutte contre le souffle violent, et la façon dont il a mis les fleurs à l'abri pour les protéger du sort réservé par les bourrasques.

- D'accord, ça me paraît évident maintenant que tu le dis, répond Lilas tout sourire.-

Ça l'était ! Je me demande quelle tête elles auraient eu si je n'avais pas agi ainsi...

En fait, je me demande si elles auraient eu une tête tout court... »

Lilas éclate de rire, avant de dire à Antoine qu'elle l'aurait remercié pour de simples brindilles.

Ce dernier laisse échapper un petit rire à son tour, avant de se perdre dans les grands yeux bruns de celle qui lui fait face. Elle semble soulagée, remarque-t-il. Peut-être est-ce par sa présence à lui, ou par son propre acte passé...

Soudain, Antoine sent sa poitrine se serrer. Une aiguille lui transperce le cœur. Saisi de vertige, il plisse les yeux et fronce durement les sourcils, avant de plonger son visage triste dans ses mains.

« - Comment n'ai-je pu rien voir ?! » lâche-t-il dans un accès de colère.

Les yeux clos, enivré par la peine, il ne sait plus si c'est la brise fluviale, ou bien la main légère de Lilas, qui vient lui caresser la joue... Antoine relève la tête. Une grosse larme glisse le long de son visage.

« - Lilas, ma petite sœur... »

Du revers de la main, Antoine se frotte les yeux, comme pour chasser l'émotion.

« - Lilas, ma petite Lilas... te rappelles-tu lorsque tu avais écrit cela ? »

De la poche avant droite de son pantalon, Antoine sort un feuillet soigneusement plié. Il déploie la petite feuille, autrefois arrachée à un carnet, et la lisse pour la défroisser. Une respiration profonde et bien audible, puis il se met à lire tout bas :

« Ils se sont encore moqués de moi.

C'est dur, ça me donne envie de disparaître.

Papa et Maman ne comprennent pas pourquoi j'ai mal au ventre avant d'aller à l'école. Papa s'inquiète plus que Maman, parce qu'il me voit plus souvent aussi. Mais il s'énerve beaucoup parce que je ne fais plus mes devoirs... À quoi bon finalement, puisque je ne veux plus aller au collège ?

Vraiment, ça me donne envie de disparaître et j'ai peur mais, parfois, je ne peux m'empêcher de penser... Et si la solution était là ? »

Les pleurs d'Antoine floutent les alentours. Dans le brouillard de la tristesse, dévoré par un sentiment de culpabilité qui ne le quittera jamais, il sent les mains de Lilas passer autour de son cou. Et elle le serre très fort. De tout son amour. Il croit l'entendre sangloter et lui demander pardon. Il la serre autant qu'il peut à son tour, en lui demandant pardon, pardon encore une fois, pardon de n'avoir rien vu, pardon de n'avoir rien vu venir.

Puis Lilas détache les mains qu'elle avait entrelacées autour du cou de son frère. Il se décripe.

Dans un silence elle revient à sa place et prend une posture semblable à celle qu'elle avait à son arrivée. Les yeux séchés, la vue plus claire, Antoine la contemple une dernière fois, avant de lui dire au revoir...

Enfin il se lève et fait quelques pas en direction du sentier.

Plongeant les mains dans les poches arrière de son pantalon, tâché de l'humidité de l'herbe, il se retourne.

Sa petite sœur, la jolie nappe, se sont évaporées dans l'ambiance automnale d'un goûter partagé.

Ainsi, au bord d'un fleuve qui porte les âmes les plus meurtries, sur la pelouse mouillée d'une petite crique, gît seul un bouquet de lilas frais. Un peu plus loin sur le sentier, un grand garçon bouleversé regarde la scène sans trop d'attention. Inconsolable à jamais, seul le vent peut l'entendre murmurer, entre deux sanglots : «

Joyeux anniversaire petite sœur. Dix-neuf ans aujourd'hui, quatorze ans pour toujours. »

Elsa Cabanac Diaz